



MON FRÈRE HACKER

CHRISTIAN GRENIER

Une indiscretion nous a permis d'accéder au journal intime que Logicielle tenait lorsqu'elle était étudiante. Nous en avons extrait ces passages qui, au-delà de l'intrigue policière qu'ils représentent, éclaireront le lecteur sur sa double vocation.

Jeudi 3 avril

Mes parents sont morts cet après-midi.

Morts.

Il faut que j'écrive ces mots, que je formule ces faits pour les admettre.

Demain, quand je me relirai, je saurai que ce n'est pas un cauchemar.

Vendredi 4 avril

Ce matin, le silence m'a réveillée. D'ordinaire, c'est le bruit de la cafetière qui me tire du sommeil.

Le drame de la veille a troué ma mémoire. Comme un coup de poignard.

Hier, je déjeunais encore avec ma mère. Désormais, je suis seule.

Toute seule.

Avec mille problèmes à résoudre : obsèques, assurances, loyer, papiers. Employeurs, banque, amis à prévenir...

Comment vais-je faire face à tous ces frais ? J'ai mes études d'informatique à finir. Je ne gagnerai ma vie que l'an prochain.

Samedi 5 avril

L'enterrement aura lieu lundi.

La seule famille qui me reste, c'est la mère de papa. Elle achève de perdre la mémoire dans sa maison médicalisée. À quoi bon l'inquiéter ?

Ce matin, le jeune policier est revenu. C'est lui qui m'a informée hier de la mort de mes parents, dans l'explosion d'un petit immeuble près de la place Clichy. C'est lui aussi qui m'a conduite à la morgue de l'hôpital Lariboisière pour que je reconnaisse leurs corps.

Parce que je refusais de croire à leur mort.

Ce jeudi à 15 heures, ma mère aurait dû se trouver au lycée, devant ses élèves. Et mon père dans son entreprise, chez Computer Research.

Ils n'avaient rien à faire place Clichy. Là-bas, ils n'avaient ni collègues, ni parents, ni amis.

Qu'allaient-ils chercher dans ce passage Lathuile ?

Dimanche 6 avril

J'ai passé le week-end à éplucher les agendas de mes parents.

J'ai lu et relu leurs courriers sans y trouver le moindre rendez-vous.

J'ai vérifié les appels de leurs téléphones portables.

J'ai exploré l'ordinateur familial sans y dénicher le moindre indice.

Alors je suis allée livrer mes interrogations à la police.

Le jeune policier était absent. Un lieutenant de quarante ans au visage flasque, à l'œil fatigué, m'a répété d'un ton exaspéré :

– C'est un accident ! J'ai ici le rapport des pompiers : une conduite de gaz défectueuse, chez monsieur Antoine. En sonnant à la porte de son appartement, votre père a provoqué l'explosion.

– Monsieur Antoine ?
– Le locataire du premier. Vous ne le connaissez pas ?
Non. Mais la clé de l'énigme, c'est lui ! Mes parents sont morts par sa faute. Qui est ce monsieur Antoine ?
– Il était absent, a poursuivi le policier. Les propriétaires du second aussi. Quant à l'appartement du rez-de-chaussée, il est inoccupé. Il n'y a pas eu d'autres victimes, c'est une chance !
Une chance, en effet : seuls mes parents ont péri.
– Alors vous ignorez qui est ce monsieur Antoine ? m'a-t-il répété.
– Oui. Mais je donnerais cher pour savoir de qui il s'agit.
– Nous aussi. Parce que ce type est du genre louche. Comme tous ceux qui vivent dans cette impasse...
– Et mes parents ? Ils se rendaient chez lui ?
– D'après les pompiers, votre mère a été retrouvée dans le hall de l'immeuble.
Invraisemblable : mon père qui se rend chez un inconnu et ma mère qui attend au rez-de-chaussée ?
Ce « nouveau drame dû au gaz », comme l'affirment les journaux, me semble décidément suspect.

Lundi 7 avril

Pendant l'enterrement, les collègues de maman m'ont confié un sac avec quelques affaires : ses livres et des copies qui ne seront jamais corrigées.

J'ai interrogé Édouard, le collaborateur le plus proche de papa ; mais il n'a pas pu me dire pourquoi il s'était éclipsé le 3 en début d'après-midi.

Le jeune flic était là. Il m'a présenté ses condoléances et gentiment proposé de me raccompagner. J'ai refusé. Je préférerais être seule. Je suis retournée déjeuner chez nous.

Je devrais dire « chez moi », à présent.

Je n'ai pas pu avaler un morceau. Ni même verser une nouvelle larme.

J'ai déjà pleuré toutes les larmes de mon corps.

Si mes parents étaient morts dans un accident de voiture ou un crash aérien, je l'accepterais.

Mais là, trop d'inconnues subsistent.

Ce que je veux désormais, c'est comprendre.

Mardi 8 avril

Aujourd'hui, au lieu de retourner à la fac, je suis allée chez les pompiers. Ils m'ont confirmé ce que la police m'avait dit.

– Allez donc voir mademoiselle Vierge, m’a suggéré le capitaine. Elle vous renseignera sur ce monsieur Antoine. Elle saura peut-être pourquoi vos parents allaient chez lui.

– Mademoiselle Vierge ?

– Dans l’impasse, elle fait office de gardienne. Elle habite au 2, elle a les clés de tous les appartements.

Il a fallu que je me fasse violence pour me rendre sur les lieux : le passage Lathuile. En d’autres circonstances, ce nom m’aurait fait sourire. Il n’y a là que des immeubles vétustes d’un ou deux étages aux fenêtres souvent murées. Des squats...

Un paysage de ville en guerre.

– Le quartier est en réfection, m’a expliqué le flic en faction devant le cordon de plastique rouge. Désolé, mademoiselle, mais je ne peux pas vous laisser passer. Question de sécurité, vous comprenez ? Et aussi pour éviter le pillage, a-t-il ajouté en désignant les autres immeubles.

J’avais du mal à imaginer qu’une maison s’était élevée ici, à la place de ces gravats, poutrelles tordues et morceaux d’escalier noircis.

Quand Mlle Vierge a compris qui j’étais, elle a été bouleversée.

– Ma pauvre petite ! Quel malheur ! Entrez ! Mais si, asseyez-vous...

Cette brave femme qui accuse soixante ans et porte cent kilos n’est ni demoiselle ni vierge. Elle connaît le quartier depuis un demi-siècle, « surtout les messieurs » a-t-elle ajouté avec un sourire qui laisse peu de doutes sur son ancien métier. Elle m’a répondu sans hésiter :

– Monsieur Antoine ? Il a loué l’appartement le mois dernier. Quel âge ? Ma foi, le vôtre, c’est presque un gamin ! Je ne l’ai croisé qu’à trois reprises. C’est un garçon très discret.

– L’avez-vous revu depuis que l’immeuble a été détruit ?

– Non. Et je crois qu’il ne reviendra pas.

– Pourquoi donc ?

– La police le recherche. À cause du contrat de location. Il aurait fourni de faux papiers... En tout cas, il a payé son loyer !

Mon père allait rendre visite à un malfrat ? Un dealer ? Impossible !

J’ai montré à Mlle Vierge une photo de mes parents. Elle m’a assuré :

– Hélas non, mademoiselle, je ne les ai jamais vus.

– Cet Antoine, à quoi ressemble-il ?

– À un étudiant. À un jeune de banlieue. Je l’ai toujours vu en jean, avec un vieux blouson et une casquette de base-ball...

Elle n'a pas pu m'en dire plus.
Je lui ai confié mes coordonnées.
– S'il revient, je vous appelle aussitôt!
m'a-t-elle promis. Je lui donne votre numéro.
Et j'essaie de savoir où, quand et comment
le joindre !
J'ai peu d'espoir.
Ce mystérieux Antoine est-il le meurtrier
de mes parents ?
A-t-il provoqué cette explosion ?
Un accident ? Vraiment ?
J'en suis de moins en moins convaincue...

Vendredi 11 avril

Voilà trois jours que j'hésitais... mais je
l'ai fait !

Je suis retournée passage Lathuile cette
nuit. Plus précisément ce matin, à trois heu-
res et demie. En vélo. Comme je l'espérais,
le quartier était désert et la voie libre : nulle
trace de policier en faction !

Hélas, je n'en menais pas large. L'impasse
était à peine éclairée, juste de quoi voir où
poser les pieds. Les zones d'ombre, alen-
tour, me paraissaient suspectes. Les faç-
ades des immeubles squattés étaient noyées
d'obscurité. Le murmure lointain de l'ave-
nue de Clichy rendait le silence encore plus
oppressant.

Bientôt, je fus certaine qu'on m'obser-
vait : quelqu'un était là, tapi dans l'ombre
– qui ? Je murmurai à mi-voix pour m'en-
courager à fuir :

– Tu es folle de revenir sur les lieux du
crime !

L'évidence s'imposa à moi. Si quelqu'un
se trouvait là, c'était forcément l'assassin ! À
la vérité, j'ignorais ce que j'étais venue faire
dans cette impasse. Quel indice aurais-je pu
découvrir qui aurait échappé aux pompiers
et à la police ?

J'ai franchi le cordon de plastique et mar-
ché sur les décombres. De quoi réveiller le
quartier avec le bruit de mes pas !

J'ai balayé le sol avec ma torche électrique.
Son faisceau a soudain éclairé, à dix pas de
là, un individu occupé à fouiller les gravats !

L'inconnu a relevé la tête ; j'ai piégé son
regard une seconde, des yeux hallucinés
entre un bonnet noir et une grande écharpe
qui lui noyait la bouche et les trois quarts
du visage.

J'ai hurlé.

L'homme a aussitôt détalé dans un galop
effréné.

J'ai fui à mon tour sans demander mon
reste, dans le sens opposé.

Je n'ai repris haleine que parvenue sous
les lampadaires de la place.

Là, j'ai enfourché ma bicyclette et filé dans l'avenue en pédalant sans me retourner. J'ai vite réalisé ma stupidité : l'inconnu avait été aussi surpris que moi, nous nous étions mutuellement effrayés !

Je ne cesse de m'interroger sur son identité.

Samedi 12 avril

J'ai compris !

Je sais pourquoi mon père est allé passage Lathuile et pourquoi ma mère l'a suivi. Je sais que l'explosion était un attentat.

Un assassinat !

Ce matin, Computer Research m'a appelée pour que je passe récupérer les affaires de papa. Édouard m'a conduite dans le local qu'ils partageaient, il m'a désigné un bureau :

– Prenez ses affaires, Laure-Gisèle, et videz ses tiroirs. Attendez...

Il s'est approché d'un ordinateur et a copié des dossiers sur un DVD.

– Ce sont ses fichiers personnels, m'a-t-il précisé.

De retour chez nous, je les ai ouverts. Il y a là cent photos, trois discours pour le départ de ses collègues et sa correspondance électronique.

Fébrile, j'ai parcouru les intitulés : réunions, projets, vacances, amis... et un certain Rackham dont le pseudo m'a intriguée. En ouvrant son dernier mail, j'ai bondi :

Hi Didi! Pardon pour mon silence. Je découvre tes mails à l'instant. Je n'ai plus d'ordinateur, je t'écris d'un cybercafé, c'est plus prudent. Soit. Viens demain au 5, passage Lathuile. J'y serai après 15 heures.

Je suis très ému à l'idée de te revoir. Je t'embrasse. A.

A, c'est Antoine. J'ai été stupéfaite. Scandalisée! Puis consternée.

Qui pouvait être ce garçon de mon âge qui tutoie papa, l'embrasse, lui donne un rendez-vous secret et le gratifie du surnom ridicule de Didi ?

Pour comprendre, je suis revenue en arrière. C'est-à-dire au 20 février, date du premier mail adressé par Rackham à l.beffroy@cr.com.

Pardon, DD, de ne pas t'avoir fait signe depuis cinq ans. Mais tu m'avais demandé d'être discret. Voilà : j'ai de gros, de très gros ennuis. Ton adresse e-mail est-elle fiable ? Je crains que nos échanges ne soient interceptés. Kiss, A.

Je me suis précipitée sur *éléments envoyés*. Papa avait répondu le 21 :

Cher Alban, tu peux m'écrire ici sans problème. Je suis très content que tu aies refait surface. Je n'avais aucune adresse où te joindre. Que t'arrive-t-il de si grave? Es-tu à Paris? As-tu besoin d'argent? Le plus simple ne serait-il pas de nous voir? J'aimerais tant savoir ce que tu es devenu! Bises, Dad.

Ce dernier mot m'a causé un choc. Dad? Papa? Sans m'interroger ni réfléchir, je suis revenue à la *boîte de réception*. J'ai ouvert le message de Rackham daté du 22 février.

Pas question de nous voir, DD. Je ne suis pas à Paris. Je me cache chez des amis. Ce que je suis devenu? Après notre unique entrevue, il y a cinq ans, j'ai remis ma vie en question et entrepris des études d'informatique. Il paraît que je suis doué. Je voulais être digne de toi.

Si mon existence t'a causé un choc, te connaître m'a montré la voie.

Pourquoi ma mère a-t-elle attendu la veille de sa mort pour me révéler ton identité? Que craignait-elle? Je n'ai pas besoin d'argent. Nous voir serait imprudent. Mes ennuis sont en rapport direct avec mon métier. Ou plutôt avec les conneries que j'ai commises.

On me poursuit. Je risque la prison. Pire : on en veut à ma vie. J'ai besoin d'une identité. D'un domicile. Peux-tu m'aider?

Le mail s'achevait ainsi. Papa y avait répondu le 25, longuement :

Cher Alban, toi, informaticien? Figure-toi que ma fille est en master d'informatique! Je n'imaginais pas avoir une telle influence sur mes enfants!

Le mot m'a fait sursauter : *mes enfants*. Ce pluriel, papa ne l'avait jamais prononcé. Plus jamais il ne le dirait. Ainsi, j'avais un frère! Informaticien... Alban? Antoine? Comment savoir?

Ta mère t'a volontairement caché mon identité, Alban. Elle m'a aussi laissé dans l'ignorance de ton existence. Quand je suis rentré en France, il y a vingt-cinq ans, je lui ai écrit. Trois fois. Dans ma dernière lettre, je lui parlais d'Élise. Élise qui, ta mère l'a compris, serait sûrement la femme de ma vie. Voilà pourquoi elle m'a caché qu'elle était enceinte. T'élever seule a été son choix. Elle a jugé que notre aventure était terminée et n'a pas voulu me faire assumer une paternité qui m'aurait encombré.

La connaissant, ça ne me surprend pas.

Moi, je suis tombée des nues ! Dans mon esprit, la vie de mes parents était d'une simplicité biblique : ils s'étaient connus, aimés, mariés. Et un an plus tard, j'étais née. Mes parents évoquaient peu leur passé. Je savais que papa avait fait un stage à San José, dans la Silicon Valley.

C'était donc là qu'il avait connu la mère d'Alban ! Il poursuivait :

Il y a cinq ans, quand tu m'as révélé que j'avais un fils, j'aurais dû tout raconter à Élise. Mais c'était si soudain, si inattendu... Et puis tu es reparti. Je me suis dit que je pouvais encore attendre. Maintenant, Élise doit connaître la vérité. Notre fille aussi.

La prison ? Je ne peux pas t'imaginer en malfaiteur. À présent, dis-moi tout ce qui t'arrive sans rien me cacher. Et crois en toute mon affection. Dad.

En lisant ces mails, je me suis mise à pleurer. Alban avait attendu le 15 mars pour répondre :

DD, Didi, Dear Dad, pardon pour mon long silence. Cette fois, je suis à Paris. Tu veux tout savoir ? Difficile à résumer et à justifier en si peu de mots. Je crains que tu ne comprennes pas.

Voilà : je suis parvenu à pirater le système informatique de plusieurs banques américaines. Pas pour m'enrichir. Mais pour transférer des fonds à des organismes humanitaires, des groupes écologistes clandestins, des organisations révolutionnaires...

Jusqu'ici, tout se passait bien. Seulement j'ai commis l'erreur de m'attaquer à la banque la mieux protégée et la plus pourrie à la fois : celle qui fournit les fonds de la CIA. On m'a identifié. Localisé. Poursuivi. Je suis persona non grata aux États-Unis. Je croyais être en sécurité en France, or on m'a repéré.

Ceux qui me recherchent ne veulent pas m'appréhender mais me supprimer. Mon savoir-faire les effraie, tu comprends ? Il me faut un refuge. Et une nouvelle identité.

Kiss ! A.

Alban-Antoine est un hacker ! Chez les informaticiens, la face obscure du métier. La réponse de papa était sans pitié :

Alban, cher Alban, je suis anéanti par tes révélations. Et aussi terrifié. Dans quel guêpier t'es-tu fourré ? De quel droit t'es-tu mêlé des affaires du monde ? Et arrogé le rôle de justicier ?

À présent, je comprends pourquoi tu te caches sous un tel pseudo !

Que faire? Je peux t'accueillir sans problème, pas te fournir de faux papiers. Je n'ai aucun contact avec les malfrats! Je suis sans doute mal placé pour te donner des leçons. Mais as-tu conscience de tes responsabilités? Il faut que nous nous voyions!

Tendresses, Dad.

J'ai été presque choquée par la violence de la réaction d'Alban :

Cher Didi, l'heure est mal choisie pour que je me justifie. Le pire, c'est que je ne regrette pas ce que j'ai fait. Le monde politique grouille de gens illégalement enrichis par la corruption, la drogue, la mafia, l'argent sale. Les plus puissants d'entre eux mènent le monde avec les mots de liberté et de démocratie à la bouche, une façade qui cache une impitoyable machine à faire du profit. Ceux auxquels je me suis attaqué, je te le rappelle, ont fait assassiner au Chili un homme légalement élu et mis au pouvoir un dictateur sanguinaire. Plus tard, ils ont aussi menti et conspiré pour justifier une guerre afin de mettre la main sur le pétrole du Moyen-Orient. Veux-tu d'autres exemples? Ces gens sont arrogants, riches, tout-puissants. Et c'est à moi qui suis seul, à moi qui dispose de moyens dérisoires, que tu reproches d'être malhonnête? Je suis un

minuscule grain de sable, un insecte, un bug. Je suis parvenu à gripper leur machine et ils veulent m'anéantir. Sans procès. Mais je comprendrais que tu refuses de m'aider.

Le mail s'arrêtait là. Papa avait aussitôt répondu :

Cher Alban, bien sûr que je veux t'aider. Il faut que je prépare Élise à tout cela. Lui parler de toi est difficile, mais lui révéler tes ennuis et les raisons de ta venue prochaine sera encore plus délicat. Bises, DD.

Sans attendre de réponse, il avait ajouté dès le lendemain :

Alban, j'ai mis Élise au courant de l'essentiel. Le mieux serait que tu te rendes à Computer Research. Nous reviendrons ensemble à la maison, OK?

J'avais peine à y croire. Ce mail datait du 22 mars. Je tentai de me remémorer ce jour-là. L'attitude de mes parents ne m'avait pas paru suspecte. Je ne me souvenais pas de la moindre gêne ou tension entre eux. Et moi? Pourquoi papa ne m'avait-il pas avertie? Comptait-il me présenter Alban comme un stagiaire? Un cousin? Un ami?

Cher Didi, pas question que je vienne, avait répondu Alban le 23. Ni chez C.R. ni chez toi. Je suis sûr qu'on me surveille, je ne veux pas vous mettre en danger tous les trois. Je t'embrasse. Tendrement.

Suivait une longue semaine pendant laquelle dix mails brefs de papa étaient restés sans réponse. Son dernier envoi datait du 2 avril :

Alban, cher fils, ne me laisse pas sans nouvelles, par pitié. Il faut que nous nous voyions. Je suis fou d'angoisse. Fais-moi signe ! Si tu m'as retrouvé, moi je ne veux pas te perdre. Tu as toute mon affection.

Le même jour, à dix heures du soir, Alban avait enfin écrit :

Hi Didi ! Pardon pour mon silence. Je découvre tes mails à l'instant. Je n'ai plus d'ordinateur, je t'écis d'un cybercafé, c'est plus prudent. Soit. Viens demain au 5, passage Lathuile...

Je connaissais la suite. Ou plutôt je l'imaginais : papa avait confié à maman vouloir aller chez Alban. Seul. À cause des risques.

Mais le 3 avril dans l'après-midi, elle avait brusquement quitté le lycée pour le suivre, ce qui expliquait qu'on l'ait retrouvée au rez-de-chaussée.

Et Alban, pourquoi était-il arrivé en retard ? Ah, s'il s'était trouvé là...

Inutile de multiplier les hypothèses, elles ne feront pas revenir mes parents.

Il est tard. Je ne cesse de relire tous ces mails. J'en ai fait trois copies. Je ne vais pas pouvoir dormir. Une foule de pensées et de sentiments se bousculent en moi. Ainsi qu'une question lancinante : l'inconnu de la nuit dernière, était-ce mon demi-frère ou un agent de la CIA ?

Et que pouvait-il bien rechercher parmi les décombres ?

Lundi 14 avril

Ces problèmes, je les ai tournés et retournés pendant tout le week-end.

Ce matin, je me suis rendue au commissariat ; j'ai demandé à voir le flic qui m'a annoncé la mort de mes parents.

Il est jeune, timide ; il m'inspire confiance. Je lui ai tout résumé. Ou presque.

Il était ahuri.

– Pourquoi me racontez-vous tout ça ? m'a-t-il enfin lancé.

Sa question m'a surprise. Parce que la réponse allait de soi :

– Pour que vous meniez une enquête! Cette explosion était un assassinat.

– Il faudrait... vous voulez porter plainte?

– C'est vraiment la procédure à suivre?

Il m'a demandé de patienter.

J'ai attendu une heure. J'ai lu dix fois toutes les affiches placardées dans le hall. L'une d'elles représente un lieutenant au sourire confiant qui conseille : Engagez-vous dans la police!

Enfin, le jeune flic m'a fait entrer chez son supérieur, le triste et déjà vieux lieutenant de la semaine dernière.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire? a-t-il grommelé.

J'ai dû la répéter.

Parfois, il me regardait de biais comme s'il doutait de ma santé mentale.

J'ai achevé en posant le DVD devant lui.

– Attendez, mademoiselle Beffroy. Ce truc contient des mails si j'ai bien compris? Pas des preuves?

– Je vous jure que...

– Bon. En admettant que ce soit vrai, qu'attendez-vous de moi?

– Une enquête, évidemment!

– Sur quoi? L'explosion? Elle était due au gaz. Selon le rapport des pompiers, un

tuyau d'accès arraché dans l'appartement du premier.

– Arraché? C'est donc quelqu'un qui...

– Qui quoi? Qui a voulu tuer votre prétendu frère? Au fait, vous l'avez retrouvé? Quand il se manifestera, celui-là, ah oui, alors prévenez-moi!

Visiblement, il ne me croyait pas. Ou il ne voulait pas me croire. Car s'il admettait ma théorie, elle la mettrait dans l'embarras.

– Pour l'instant, une enquête est prématurée, m'a-t-il affirmé. Alors vous portez plainte? Contre qui?

Je suis partie en ruminant mon dépit.

En passant devant l'affiche *La police recrute*, je me suis retenue pour ne pas la déchirer. Le jeune flic m'a adressé un sourire navré, piètre façon de me consoler.

Il était midi. Je suis retournée passage Lathuile. L'impasse m'a paru moins sinistre. Des enfants dépenaillés jouaient sur le trottoir.

Le cordon de sécurité avait été remplacé par une palissade et un écriteau : ACCÈS INTERDIT – DANGER!

Je me suis faufilée entre deux planches et risquée dans les gravats.

Cette fois, je me sentais en sécurité. Mieux : j'espérais que l'inconnu de l'autre nuit revienne. Et que ce soit mon frère.

Hélas, en voyant l'immeuble effondré, en comprenant ce qui s'était passé, il avait dû disparaître et filer.

La police ou les squatters avaient bien fait le ménage, je n'ai pas découvert le moindre bibelot. Ni même de conduite de gaz.

En scrutant les alentours, j'ai buté dans une porte épaisse dont la serrure avait été arrachée... la porte d'un appartement, mais lequel ?

Plus loin, une autre, identique et en meilleur état, portait encore l'étiquette : M. & Mme Duchatel.

Celle que j'avais à mes pieds était donc celle d'Antoine.

J'ai saisi la serrure, intriguée par le mince fil électrique qui sortait du pêne et dont l'autre extrémité pendait, déchiquetée par le choc.

J'ai tiré et dégagé un petit dispositif étrange et sophistiqué.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je murmuré, interdite.

J'avais entre les mains deux fines lames métalliques souples. Le fil était soudé sur l'une d'elles.

J'ai pressé les deux membranes et crié :

– La clé ! Glissée dans la serrure, elle pousse la première lame et fait contact avec la seconde !

J'ai visualisé la scène qui n'avait pourtant pas eu lieu : Alban arrive sur le palier, il introduit la clé dans la serrure. Un geste qu'il n'achève pas, l'explosion se produit aussitôt...

Agitée de tremblements nerveux, je me suis accroupie, à la recherche de l'autre partie de cette minuscule machine infernale qui devait provoquer l'étincelle fatale.

Je n'ai rien trouvé.

Devais-je m'entêter ?

J'étais trempée de sueur, sur la défensive.

J'ai glissé dans ma poche le dispositif arraché à la serrure et je suis revenue au commissariat.

Longtemps, j'ai réfléchi et hésité à entrer.

Finalement, j'ai renoncé et je suis repartie. Pourquoi ?

L'officier aurait pu m'accuser d'avoir bricolé une fausse preuve.

En prenant cette pièce à conviction je l'avais privée de sa crédibilité !

J'ai aussi compris qu'une enquête entraînerait la police à retrouver Alban. Ce qui n'aurait pas arrangé ses affaires.

Mes parents étaient morts à sa place, mieux valait que les choses en restent là.

Mais je voulais savoir...

Mlle Vierge m'a accueillie à bras ouverts. J'ai bu l'apéritif avec elle.

Elle a répondu à mes questions sans rechigner :

– Non, je n'ai rien remarqué d'anormal le matin du 3. Vers 13 heures, je me souviens qu'une camionnette a stationné un long moment devant le 5, j'ai pensé que le couple du second se faisait livrer un meuble...

– Une camionnette de livraison ?

– Non, une fourgonnette de location... ADA, je crois.

– Alors ce n'était pas une livraison, mademoiselle Vierge. Puis-je joindre ce couple qui habitait au deuxième, les Duchatel, c'est bien ça ?

– Oui. Des amis les hébergent, ils m'ont laissé leur numéro... Oh, vous pouvez les appeler d'ici.

J'étais trop impatiente pour refuser.

La réponse des Duchatel ne m'a pas surprise : ils n'ont rien loué ni commandé. Le matin du 3 avril, ils sont partis à leur travail. C'est là qu'ils ont appris l'explosion de leur immeuble.

Quand j'ai quitté Mlle Vierge, elle m'a serrée fort contre elle. C'est une brave femme, j'étais émue en lui disant adieu.

Car je ne reviendrai sans doute jamais passage Lathuile...

Pendant le trajet du retour, en métro, j'ai reconstitué sans mal ce qui s'est passé le matin du drame : profitant de l'absence d'Alban, des inconnus arrivent avec une camionnette de location. Ils savent l'immeuble désert. Ils entrent dans l'appartement du premier et installent leur dispositif de mise à feu dans la serrure.

Puis ils cassent la canalisation du gaz, referment la porte et repartent...

Le gaz s'accumule. Deux heures plus tard, une étincelle suffit pour déclencher l'explosion. Cette étincelle, c'est papa qui la produit en appuyant sur la sonnette.

Quand je suis rentrée chez moi, je me suis aperçue que j'avais tous les éléments en main. Mais pas la possibilité d'agir.

Certes, je pourrais pousser mes recherches plus loin. Retrouver la camionnette louée. Le nom de ceux qui l'ont utilisée. Mais ils ont sûrement présenté de faux papiers.

Et même si je disposais de leur identité, où cela me mènerait-il ?

Il faut que je cesse de délirer. En fait, la vérité est simple : les meurtriers de mes parents ne les visaient pas. Ce ne sont que des mercenaires, chargés de ce sale boulot par ceux qu'Alban dérangeait.

Alban ou Antoine ? Comment t'appelles-tu, mon frère, par qui tout ce mal est arrivé ?

Mardi 15 avril

Malgré les somnifères, je n'ai pas dormi. Mes parents morts, un frère en fuite, des assassins qui ont raté leur cible... il en faut moins pour provoquer une nuit blanche.

En sortant de mon immeuble, je suis tombée nez à nez sur le jeune flic. Il a fait semblant d'être surpris, et a prétendu passer là par hasard.

– Un peu gros, ai-je grommelé. On vous a chargé de ma protection ?

– Non. Mais je crois ce que vous m'avez dit et je veux vous aider !

Comme il insistait pour me suivre, je l'ai prié de me laisser.

J'ai senti que je l'avais blessé.

Mais je ne suis pas d'humeur à discuter.

Encore moins à me faire consoler.

J'ai besoin d'être seule.

De réfléchir.

De faire le point.

Mercredi 16 avril

Aujourd'hui, je suis retournée à la fac. J'ai regardé au moins deux cents fois derrière moi : non, je ne suis pas suivie.

Si les responsables de cet attentat ont repéré Alban, ils n'ont pas fait le lien avec mes parents.

Mes camarades me fichent la paix. Ils n'osent même plus m'appeler Logicielle, ce sobriquet dont ils m'ont affublée dès le début de l'année. Ils ont compris que je n'ai pas envie de communiquer.

Je me sens plus isolée que jamais.

Une solitude qu'il me faudra dorénavant apprivoiser...

J'ai envoyé un mail à Rackham sous le pseudonyme de Chang :

Je suis la fille de Didi. Je ne peux rien faire pour toi. Mais j'aimerais que tu m'adresses un signe. Je t'en prie.

Mardi 6 mai

À la fac, je travaille peu, je suis ailleurs.

Et mal à l'aise.

J'ai adressé quatre nouveaux mails à Rackham.

Sans résultat.

Il se méfie, il ne répondra pas.

Si ses mails précédents ont été interceptés, il peut en être de même aujourd'hui. Et il est en droit de craindre que mes messages cachent un piège, n'importe qui peut les lui adresser.

Antoine-Alban, finiras-tu enfin par te manifester ?

Lundi 12 mai

Antoine-Alban, tu es la seule famille qui me reste. Parfois, je te hais, parce que tu es responsable de la mort de mes parents.

D'autres fois, je suis désespérée par ton absence.

Anéantie par ton silence.

Et puis je me fais une raison. Je me dis que quelque part existe un fils de mon père.

Un demi-frère.

Un frère hacker.

Un frère de cœur.

Je rêve de te connaître un jour.

Jeudi 15 mai

Cette nuit, je me suis réveillée en sursaut. Avec, en tête, une certitude : je dois abandonner mes études.

Je ne serai pas informaticienne.

Je vais entrer dans la police.

C'est décidé.

C'est tellement évident.

Lundi 30 juin

J'ai réussi le concours d'aptitude.

Une vie nouvelle s'ouvre devant moi.

Je le sens, je la vois.

Cette année, je n'aurai pas de vacances.

Cela n'a aucune importance.

Une fois mes classes accomplies, avec le jeu des équivalences, j'aurai accès au grade de lieutenant.

J'ai fermé la parenthèse Alban.

Lundi 2 février

Je suis admise comme stagiaire dans le x^e arrondissement.

Je dois me présenter à la brigade dès demain.

Mon supérieur s'appelle l'inspecteur Germain.